

16 NOV 1983

N° : 3766 ex 1

Cote : B

L'Histoire africaine et nos ancêtres les gaulois

par

JACQUES BINET

Il est de bon ton de se gausser de l'aberration des enseignants, qui à l'heure de la classe d'histoire, faisaient étudier à leurs élèves sénégalais ou ivoiriens la geste de nos ancêtres les gaulois. « Sottise de gens incapables à s'adapter » dit l'un, « stupidité d'un enseignement qui se croyait universel » dit l'autre, « génocide culturel des colonialistes qui voulaient faire oublier au peuple son passé et cherchaient à le noyer dans l'assimilation ». Il est vrai d'ailleurs que cette critique a valu un bel essor aux études historiques africaines. Était-elle justifiée pourtant ? Il faut rappeler en effet que l'opinion publique et les parlementaires africains voulaient une école et des programmes exactement conformes à ceux en usage en France, mais il faut aller plus loin et se demander si le choix n'était pas raisonnable, compte tenu des nécessités pédagogiques. En fait il faut distinguer la recherche historique et l'enseignement scolaire de l'histoire.

L'HISTOIRE, OBJET DE RECHERCHE.

Les historiens occidentaux se trouvent dérouterés devant l'Afrique. Leurs méthodes sont mal adaptées à ce continent. Les vestiges archéologiques sont peu nombreux : humidité et végétation ont détruit bois et os. Les monuments en pierre sont rares et les inscriptions inconnues, les documents écrits

— 209 —

~~O. R. S. T. O. M.~~~~Collection de Référence~~~~n° 3938~~

14 AVR 1970

peu nombreux et difficiles à dater. Les savants du début du siècle se seraient mal résignés à faire confiance à des traditions orales et à des généalogies récitées. Si bien que l'on se refusait à faire entrer dans le domaine de l'histoire les connaissances éparses ramassées ; elles étaient englobées dans l'ethnologie, comme en Europe on les classait avec les « arts et traditions populaires ».

Quelles frontières exactes tracer entre les arts populaires et l'histoire de l'art, entre les traditions populaires et les traditions historiques. Ils sont les produits d'une civilisation orale ? Belle réponse lorsqu'il s'agit des images d'Épinal ou des règlements d'association compagnonniques. Ils sont l'expression de groupes submergés par l'évolution générale, de masses populaires dominées par des classes dirigeantes ? Ils se réfèrent à une civilisation ancienne largement dépassée dont ne surnagent que ces îlots ?

Les frontières à établir entre histoire, folklore, ou ethnologie sont parfois incertaines.

D'ailleurs, folkloristes ou ethnographes, à la recherche d'éléments non contaminés par la civilisation moderne, ont tendance à se limiter aux faits anciens, aux témoignages de vieillards, aux objets ensevelis dans les greniers. L'histoire africaine eut peine à constituer son domaine propre.

La rareté des États à assiette territoriale précise, l'absence de frontières stables compliquait encore les choses. Les tribus, les groupes linguistiques ou culturels peuvent fournir des cadres, mais il n'y a pas partout le sentiment d'appartenance commune qui est nécessaire pour constituer une unité à travers l'espace et le temps : comment dès lors grouper, dans tel ou tel ensemble ethnique, des tribus dont les parentés sont incertaines. Cela était particulièrement gênant pour les populations forestières anarchiques.

Alors que l'histoire s'est donné longtemps pour but unique de connaître les événements, l'histoire africaine, dans beaucoup de cas, sera amenée à suivre des migrations et à reconstituer des généalogies et des parentés. Il s'agira donc de retrouver les contours d'une ethnie et de la situer par rapport aux populations voisines plus ou moins apparentées. Domaine proche de celui de l'anthropologie, pour lequel l'historien sera aidé par le linguiste. Ce n'est qu'après avoir délimité les élé-

ments sur lesquels il va travailler qu'il pourra se mettre à l'œuvre.

Le domaine de l'histoire en Afrique, est donc assez différent de celui qu'elle peut s'assigner en Europe, tout comme ses méthodes doivent différer ici et là. Science de synthèse, l'histoire est toujours amenée à utiliser des disciplines voisines.

L'histoire africaine ne refuse pas son attention aux événements certes. Mais elle ne peut retenir que ceux qui sont de quelque poids (l'histoire européenne n'a pas gardé souvenir des batailles seigneuriales.) Il ne lui sera pas facile de s'intéresser aux hommes et à leur psychologie. L'histoire européenne fournit une documentation abondante à qui veut étudier Saint Louis, Henri IV ou Domitien. Les portraits ou des sculptures nous restituent plus ou moins leur aspect physique. Des chroniques écrites par des contemporains nous décrivent leur comportement. Parfois nous possédons des traces de leur écriture, nous pouvons visiter les sites qu'ils aimaient. Rien de tel en Afrique. Dans le cas le plus favorable, nous avons des statues passablement stylisées des rois baluba, des poèmes stéréotypés d'historiographes officiels. L'exemple du texte suivant recueilli de la bouche d'un joueur de Mvet aidera à comprendre la difficulté d'interprétation à quoi on se heurte.

« Les Ekan partent. Cent kilomètres plus loins, ils rencontrent une nation sans mains, avec des ailes, les Yengwi. Plus loin, il fallait marcher sur l'eau pendant 200 kilomètres. Les Ekan ne pouvaient traverser. Ils réfléchirent. Mengono Ondoua avait un gris-gris. Il le fit résonner ». Il lui répond : « Jette moi dans l'eau et tu verras ». Il le jette dans l'eau. Un pont se forme, de la longueur de la troupe. Ce pont avance avec les pas et disparaît derrière. Un brouillard naît qui fait croire les Ekan très loin... Les Ekan posent le pied sur le rivage et on commence à les voir. Evo Men'u chef du pays demande : « Qui êtes vous, que voulez vous ? Mbile Edan, un coureur Ekan donne la lettre. Evomen'u place une table dehors et y pose la lettre. Mais toujours la lettre déborde de la table. Le chef appelle tous ses savants et ses commis pour lire. Aucun ne peut comprendre... »

Nous avons ici, semble-t-il, la description d'une expédition punitive allemande.

Manifestement l'auteur lui-même sait que le genre littéraire

qu'il manie n'a rien à voir avec la réalité. Il invente un roman de science fiction ou perfectionne sans cesse la version qui lui a été transmise. Y a-t-il quelque chose à en tirer ? Sur le plan des personnages historiques, ce n'est pas sûr. Peut-être peut-on y voir une sorte de philosophie de l'histoire, peut-être peut-on y trouver des constantes psychologiques ou psychanalytiques d'un tempérament et d'une culture fang.

L'histoire d'Afrique fournirait des éléments irremplaçables pour l'évolution des institutions et des techniques. On rencontre encore vivantes des formes juridiques très archaïques, des organisations sociales primitives, des techniques élémentaires. Sous nos yeux, tout cela s'est déjà modifié considérablement depuis le début de la colonisation qui n'est pas si éloigné. Il est très utile de voir dans quelles conditions, avec quelles conséquences, et à quel rythme les cultes païens ont été transformés ou éliminés par le monothéisme, comment les systèmes patrilinéaires éliminent les matrilinéaires...

Ouvrant à la sociologie, à la technologie ou au droit des perspectives « diachroniques » comme on dit, l'histoire africaine enrichit singulièrement le savoir humain, mais là encore le travail d'élaboration critique est malaisé. Tout événement donne naissance à bref délai à une véritable mythologie. Prenons un exemple : le mythe célèbre la création d'un poste administratif. Pour montrer le pouvoir du tampon de la subdivision, le poète explique que deux porteurs arrivent tenant cet objet merveilleux. Lorsqu'il a frappé le papier, sa force est telle que tous sont contraints d'obéir, les soldats se mettent en route, l'argent coule et la forêt s'abat. Pour y débrouiller l'essentiel, une analyse s'impose.

L'histoire africaine est donc difficile à faire. Elle doit préciser son domaine, aux limites d'autres disciplines intéressées par les traditions, elle doit préciser son sujet, car les unités humaines qu'il s'agit de décrire ne sont pas évidentes et un regroupement des hommes ou des familles sous le nom de telle tribu ou de telle ethnie est parfois artificiel. Son objet doit également être précisé : s'attachera-t-elle à décrire les hommes les événements, les institutions ou les techniques. Sa méthode enfin diffère de celle en usage en occident. On comprend l'hésitation des chercheurs devant un tel champ à défricher.

Encore que cela ne doive pas entrer en considération, il

faut ajouter que les passions soulevées actuellement par toutes les sciences humaines dans ces pays anciennement colonisés n'arrangent rien. La mode étant de lutter contre le colonialisme, les uns magnifient les institutions qui se sont effondrées devant lui. D'autres s'étendent sur les souffrances du peuple. A la recherche d'ancêtres prestigieux, certains laissent courir leur imagination de l'Égypte antique au Yémen sans oublier Ésope.

Devant toutes ces difficultés liées à la recherche historique en Afrique, on comprend ses retards et ses lacunes.

L'HISTOIRE, MATIÈRE SCOLAIRE.

L'enseignement de l'histoire pose d'autres problèmes. Si les pédagogues en effet préconisent l'enseignement de l'histoire, ce n'est pas seulement pour l'acquisition de connaissances.

Tout au long du XIX^e siècle, héritiers en cela d'une tradition qui remontait au moins à la Renaissance, les pédagogues cherchaient à travers l'histoire à montrer les caractères et les vertus des hommes illustres. L'exemple de ces grands hommes devait aider l'élève à comprendre leur caractère et à les imiter. Peu importait dès lors qu'ils fussent grecs ou romains. Leur cadre de vie ou les circonstances de leurs actions étaient accessoires. Une telle étude est-elle historique ? Il s'agissait plutôt de psychologie appliquée. Les réflexions sur la « littérature » poursuivaient le même but : à travers le caractère de Polyeucte ou de Cinna, on veut modeler le caractère de l'enfant.

Cette conception de l'éducation à travers l'histoire n'est pas tellement éloignée de nous : tous, nous avons commencé le latin en apprenant « De viris illustribus urbis Romae » et traduit les hauts faits de Mucius Scaevola ou de Fabius Cunctator. Étudier l'histoire de France pouvait donner les mêmes résultats.

On insistait souvent dans ces biographies sur les vertus civiques, l'effacement de l'individu devant la cause à défendre, la constance dans les épreuves, la fidélité à la parole donnée... Toute une morale de l'honneur se devinait à travers ces Romains. Il est singulier que pour notre propre usage, nous n'ayions pas cherché dans notre histoire nationale des exemples de ce

genre. Malgré « A moi Auvergne » ou « Tout est perdu fors l'honneur », nous sommes encore formés au civisme par quelques vieux pères du Latium ou d'Achaïe. Est-ce hasard ? Le prestige de l'exemple augmente-t-il avec l'ancienneté fabuleuse, avec le dépaysement. Peut-être nos ancêtres vénéraient-ils tant Rome et la Grèce que cette origine garantissait un prestige accru. Peut-être fallait-il poser les grands hommes hors du temps et de l'espace pour que leurs exemples fussent partout et toujours valables, dégagés des critiques partisans.

L'histoire de l'Afrique présente-t-elle des héros utilisables en ce sens ? Il est de mode de célébrer Rabah ou Samory. Mais je pense que les païens raziés au Tchad ou les Toma asservis en Guinée montraient moins d'enthousiasme. D'ailleurs la vertu guerrière ou le talent d'organisation militaire ne sont pas les seules qualités qu'il faille inculquer à l'enfance.

Il ne faudrait pas que l'admiration des grands hommes ou des héros devint celle des surhommes. En Afrique, les légendes sont pleines de cavaliers conquérants dont les flèches magiques traversent les rochers, dont les talismans rendent inutiles la bravoure ou la réflexion. Si poétiques qu'elles soient, ces histoires risquent d'endormir les énergies et de suspendre tous les efforts dans l'attente d'un sauveur aux pouvoirs surnaturels, qui réussit tout sans courir le moindre risque. Nous sommes loin de l'idéal humain de courage, de patience, de risque calculé, de volonté sans cesse renouvelée. Le danger du culte du héros a été démontré par les régimes totalitaires. Ce qu'il faudrait, c'est que le peuple apprit à prendre en main son destin. Tout cela est encore neuf en Afrique et le respect des anciens, des traditions y reste solidement ancré.

Le culte de héros du terroir permettrait d'exalter à coup sûr la fierté nationale et l'amour de la patrie. Ce n'est pourtant pas le seul moyen : nos Conventionnels l'ont bien montré. Leur patriotisme si jaloux est né du culte de l'antiquité romaine et du mépris de l'histoire de France. Il fallut attendre Michelet et une nouvelle conception de l'histoire pour une réhabilitation partielle des « antiquités nationales » dans les milieux républicains.

Mettre l'accent sur les gloires nationales n'est pas sans danger on risque en effet de faire naître un nationalisme étroit et la xénophobie. Celle-ci est toujours menaçante, quelle que

soit la collectivité humaine concernée, mais le danger est plus grave encore en Afrique. Les différences tribales sont encore évidentes, elles se marquent dans la langue, le vêtement, les gestes, la culture. Tatouages et scarifications seraient des marques tribales et c'est pour éviter que chacun ne porte sa tribu sur la face, comme une provocation, que certains gouvernements ont interdit cette pratique. Assurer l'unité en dépassant le tribalisme est évidemment une des tâches les plus urgentes. On peut craindre que la résurrection des héros du temps passé, qui tiraient leur gloire des guerres tribales n'aille à l'encontre de cette politique. Le racisme d'autre part est toujours menaçant. Mettre l'accent sur des passions aussi viscérales, aussi peu contrôlables par la raison est toujours inquiétant.

Le patriotisme lui-même a ses limites et ses dangers. L'Afrique croit aux regroupements et à l'unité. Construire des nations est probablement une transition indispensable. L'amour de la patrie est peut-être un outil irremplaçable pour la construction et le développement des états. Encore ne faudrait-il pas qu'une exacerbation des sentiments nationalistes ne sème méfiance, jalousies et discordes.

Il est indispensable pourtant que les hommes puissent avoir une certaine fierté d'eux-mêmes et de leurs aïeux. Patrie et patrimoine proviennent de la même racine. A côté du culte et de l'imitation des grands hommes à côté de la fierté nationale, l'histoire doit donner à l'enfant le sens d'une continuité dans l'évolution humaine.

Le respect des ancêtres et par conséquent la notion de continuité sont parfaitement transmis par l'histoire locale, mais l'évolution humaine y est mal perçue.

Dans les civilisations de tradition orale, en effet, les moyens de repérage sont imprécis. On ne donne pas de date exacte, les événements se situent simplement les uns par rapport aux autres. D'une façon générale, d'ailleurs, les perspectives historiques sont trop courtes pour que l'on puisse orienter la réflexion sur l'évolution. Sans recours à des méthodes extérieures, la tradition orale, par ses propres moyens permet de remonter à trois ou quatre siècles, rarement plus loin : les Fang, lorsqu'ils récitent leur généalogie énumèrent une quinzaine de noms pour arriver à Nzamé (fils de Dieu et héros civilisateur) et au créateur lui-même. Il y a certes des cas pri-

vilégiés ou les perspectives historiques sont plus lointaines : ils restent exceptionnels.

Ces civilisations africaines sont traditionalistes dans l'âme et cette attitude est peu compatible avec un effort d'appréhension de la réalité historique. Le traditionalisme en effet nie le temps : son idéal est que demain et hier se ressemblent. Dans tout village africain on prétendra que les coutumes juridiques, les institutions sociales, les croyances, restent inchangées, semblables à elles mêmes depuis toujours. Elles n'ont pas eu de commencement d'ailleurs. Depuis toujours, depuis l'origine de la race, elles existent, et leur permanence garantit celle de la tribu.

A travers l'histoire européenne, il est facile de suivre le déroulement du temps. Le costume se transforme, on ne peut confondre Vercingétorix et Charlemagne, Saint Louis, et Louis XIV. Les monuments, les styles diffèrent profondément et forment à eux seuls un cadre mnémotechnique. Il est plus malaisé d'établir de telles différenciations dans l'histoire africaine. Avant l'arrivée des européens le costume n'avait pas changé depuis des siècles ou peut être des millénaires. Il n'est pas facile dans ces conditions de se servir de l'histoire africaine pour donner à l'enfant le sens de l'évolution et lui fournir des cadres de référence. Comment donner le sens de la durée si les siècles passés, étaient semblables. Et pourtant il faudrait que les enfants apprennent l'importance du temps afin de freiner leurs impatiences devant la lenteur des transformations. Trop de gens, en effet, attendent la modernisation par quelque coup de baguette magique, comme cet auditeur d'un orateur communiste à Douala vers 1950 qui demandait si l'avènement de la société sans classe était attendu avant Noël. Il est bien difficile à des hommes animés d'une telle impatience de ne pas se laisser tomber dans le découragement.

Le pédagogue se trouvera désarmé également par le caractère très localisé de l'histoire qu'il voudrait utiliser. Comment donner à son élève l'impression d'une solidarité de l'espèce humaine, comment lui donner le sens de l'effort collectif à travers un dessin aussi fragmenté.

La méthodologie va présenter enfin une autre série de difficultés. Depuis quelques années, les adolescents européens sont mis en contact avec la méthode historique ; ils voient les

documents, apprennent comment on peut les juger et les critiquer, faire la part du vrai et du faux, mesurer le degré de sincérité ou les distorsions involontaires qu'un témoin peut infliger aux faits. Tout cela risque d'être plus difficile face à l'histoire africaine. D'abord c'est une histoire vivante, incarnée dans les dires des anciens. Mettre en doute la véracité d'un homme éminemment respectable serait pêché ! Car une histoire familiale ou tribale est aussi affaire affective. Dans la tradition, la révélation de la généalogie et des fastes du groupe était souvent liée aux rites de l'initiation. Dans un contexte moderne l'histoire devient le support du nationalisme : il n'est pas facile de faire d'un mythe un objet de science. A partir d'un certain écart entre la légende et les faits qui l'ont inspirée, on ne peut plus guère retrouver la vérité : nous n'étudions pas la chanson de Roland parmi les textes historiques et nous n'y cherchons pas l'histoire de Charlemagne. Il n'est probablement pas plus facile de retrouver le vrai Soun-diata à travers les chants des griots.

Le choix du programme scolaire apparaît moins simple qu'il ne paraissait au premier abord. Il faut alimenter la réflexion de l'enfant sur la psychologie des grands hommes et sur leur exemple. Il faut éveiller sa fierté nationale sans risquer les excès de la xénophobie. Le sens de l'évolution, du progrès, de la solidarité humaine doivent naître ou se renforcer au contact de l'histoire, tandis que l'étude critique des sources devrait permettre de former le jugement personnel.

•
* *

Les pédagogues de jadis recourraient tout bêtement à l'histoire de France, pensant que, dans une étude scolaire, les connaissances accumulées comptent moins que l'exercice de l'intelligence et la poursuite de qualités du caractère. Nous-mêmes, occidentaux, avions pendant des siècles, éduqué la jeunesse en lui faisant traduire les hauts faits des Romains ou des Grecs.

Il ne s'agit pas, pour autant, de nier l'utilité de la recherche historique. Malgré ses difficultés l'histoire africaine fournira la réponse à de nombreuses questions demeurées en suspens.

Mais il faut d'abord que des frontières soient tracées entre

l'histoire, le folklore ou l'ethnologie, entre l'histoire des événements, celle des techniques ou des mentalités. Contrairement à ce qui se passe en Europe l'histoire des événements ne sera vraisemblablement pas très riche. Par contre, les perspectives africaines permettent d'éclairer l'évolution de la technologie et de la psychologie.

Un autre problème doit être résolu. Les historiens adoptent parfois pour leurs travaux le cadre des états actuels. Certains auteurs cadrent leur travail par zone géographique, d'autres par zones culturelles. Une difficulté subsiste. Y a-t-il partout des « corps sociaux » ou sommes nous, parfois, en présence d'une poussière d'individus ou de familles sans noyaux de cristallisation.

Enfin le caractère poétique des documents utilisables va donner à l'histoire africaine une coloration particulière. Moins précise mais plus profonde que l'histoire européenne, elle rendra compte des faits avec autant de vérité mais, en se plaçant sur un autre registre où l'on saisira mieux la totalité de l'Homme.

Jacques BINET.
O.R.S.T.O.M.

société française
d'histoire d'outre-mer



REVUE FRANÇAISE

D'

HISTOIRE

D'OUTRE-MER

1967

EXTRAIT

BINET (J) L'histoire africaine
et nos ancêtres les gaulois



PARIS

B3766, ex 1